



BULLETIN DE L'INSTITUT FRANÇAIS D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne

BIFAO 71 (1972), p. 97-118

Gérard Roquet

Sur l'origine d'un hapax en vieux nubien; [tohondje]

Conditions d'utilisation

L'utilisation du contenu de ce site est limitée à un usage personnel et non commercial. Toute autre utilisation du site et de son contenu est soumise à une autorisation préalable de l'éditeur (contact AT ifao.egnet.net). Le copyright est conservé par l'éditeur (Ifao).

Conditions of Use


You may use content in this website only for your personal, noncommercial use. Any further use of this website and its content is forbidden, unless you have obtained prior permission from the publisher (contact AT ifao.egnet.net). The copyright is retained by the publisher (Ifao).

Dernières publications

9782724711448	<i>Athribis XI</i>	Marcus Müller (éd.)
9782724711615	<i>Le temple de Dendara X. Les chapelles osiriennes</i>	Sylvie Cauville, Oussama Bassiouni, Matjaž Kačičnik, Bernard Lenthéric
9782724711707	????? ?????????? ?????????? ??? ? ? ????????	Omar Jamal Mohamed Ali, Ali al-Sayyid Abdelatif
9782724711462	<i>La tombe et le Sab?l oubliés</i>	Georges Castel, Maha Meebed-Castel, Hamza Abdelaziz Badr
9782724710588	<i>Les inscriptions rupestres du Ouadi Hammamat I</i>	Vincent Morel
9782724711523	<i>Bulletin de liaison de la céramique égyptienne 34</i>	Sylvie Marchand (éd.)
9782724711400	<i>Islam and Fraternity: Impact and Prospects of the Abu Dhabi Declaration</i>	Emmanuel Pisani (éd.), Michel Younès (éd.), Alessandro Ferrari (éd.)
9782724710922	<i>Athribis X</i>	Sandra Lippert

SUR L'ORIGINE D'UN HAPAX EN VIEUX-NUBIEN :

ΤΟΖΟΝΔΕ < COPTE : (T+)ZENEΓ'E < ÉGYPTIEN :

hwt-nṯr ?

Gérard ROQUET

A

§ 1. L'hymne à la Croix, le très bel hymne à la Croix en vieux-nubien, publié en 1913 par F. Ll. Griffith (*NTCP* pp. 42-47), repris et analysé par Zyhlarz en 1928 (*GNG* pp. 155-169 et spécialement pp. 162-166), fait partie d'un texte daté de 973 p.C. (= ère des Martyrs 689).

Publiée par Schäfer (voir *NTCP* pp. 41-53), la version grecque parallèle au texte vieux-nubien permet de se rendre compte que le chrétien de Nubie qui l'a traduite et adaptée a tantôt élagué, tantôt enrichi cette litanie fervente à la Croix du Christ, élevée — ou peu s'en faut — au rang d'une Hypostase.

§ 2. Un mot cependant fait toujours difficulté : c'est ΤΟΖΟΝΔΕ-. Il apparaît dans le contexte suivant ⁽¹⁾ :

- 39 ἘΤΑΥΡΟΣ-ᾶ ΟΔΔ-ᾶ-ΓΟΥ-ΝΑ
ἰᾶτορωσ-α-λω
- 40 ἘΤΑΥΡΟΣ-ᾶ ἰεός-ρι-ΓΟΥ-ΝΑ
κρίσιτ-α-λω
- 41 ἘΤΑΥΡΟΣ-ᾶ τεετ̄-κ̄-ΓΟΥ-ΝΑ
τεετ̄-τ-α-λω
- 42 ἘΤΑΥΡΟΣ-ᾶ όω-οε-αει-ΓΟΥ-ΝΑ
ΔεσιΔερ-α-λω
- 43 ἘΤΑΥΡΟΣ-ᾶ Διλαρ-ο-λ-ΓΟΥ-ΝΑ
σαγᾶταν-α-λο
- 44 ἘΤΑΥΡΟΣ-ᾶ ΤΟΖΟΝΔΕ-ΚΑ
ογπ-ῑ-α-λω

⁽¹⁾ Je cite le texte d'après la chrestomathie de Zyhlarz. Abréviations, voir p. 118.

- 45 ἘΤΑΥΡΟΣ-ἄ ἀρφάξ-[κ]α
 ΟΥἰΓ-ῤῥ-α-λο
- 46 ἘΤΑΥΡΟΣ-ἄ ΟΥΡΟΥ-ΕΙ-ΓΟΥ-ΝΑ
 ΕΟΚΙῤ-ῆ ἔῤ-ῆ ἀρκ-α-λο
- 47 ἘΤΑΥΡΟΣ-ἄ ΑΠΟΣΤΟΛΟΣ-ΡΙ-ΓΟΥ-ΝΑ
 ΑἰΓαδδαννε-λο
- 48 ἘΤΑΥΡΟΣ-ἄ ΜΑΡΤΥΡΟΣ-ΡΙ-ΓΟΥ-ΝΑ
 ἰρα[ῤῥ?]ῤ-α-λο

39 « La Croix est le médecin des malades »

grec : *νοσοῦντων ἰατρός*

40 « La Croix est l'accomplissement (= la perfection) des prêtres »

grec : *πρεσβυτέρων τέλος*

remarque: En fait le mot vieux-nubien κῤῥῤῥ- est beaucoup moins pâle que *τέλος*. Le radical κῤῥ-ῤῥ- (racine κῤῥ-) signifie « sich erfüllen », « zu Ende gehen », « arriver à son terme »; d'où κῤῥ-ῤῥ-ῤῥ- « plénitude », « accomplissement ». Sur -ῤῥ- marque d'abstrait, voir *GNG* § 29.

41 « La Croix est l'espoir des sans-espoir »

grec : *ἀπηλπισμένων ἐλπίς*

42 « La Croix est la liberté des esclaves »

grec : *δούλων ἐλευθερία*

43 « La Croix est le rempart des combattants »

grec : *πολεμουμένων τεῖχος*

44 « La Croix est la chute pour — ? — (ῤῐῐῐῐῐῐ-)

grec : (?) *βωμῶν ἀνατροπή*

remarque : correspondance possible.

45 « La Croix est l'effondrement (?) pour le temple »

grec : (?) *ναῶν καθαίρεσις*

remarque : correspondance possible; il est difficile de dire lequel des stiches du texte grec correspond auquel des stiches du vieux-nubien. Si l'on tient compte du parallélisme « synonymique » étroit des deux formules, avec Griffith (voir plus bas § 24), on hésitera à choisir l'un des parallèles grecs plutôt que l'autre, pour fonder la traduction à proposer du mot ῤῐῐῐῐῐῐ-.

46 « La Croix est la manifestation (??) de la puissance des rois »

grec : βασιλέων μεγαλοπρέπεια

Le grec dit « magnificence » ou « générosité ».

47 « La Croix est — ? — des apôtres »

grec : ἀποστόλων κατάγγελμα

remarque : Le grec évoque « la proclamation », « l'annonce » des apôtres, si l'on admet que κατάγγελμα (mot récent) dépend de l'acception du nom d'agent καταγγελεύς qui dans le Nouveau Testament signifie « celui qui annonce », « celui qui proclame » (l'Évangile). Par contre, et en dépit du texte grec, pour le vieux-nubien, l'analyse et le sens précis de λιγλδδληνε ne me semblent pas clairs (voir *GNG* §§ 43 et 130; pp. 163 et 171).

48 « La Croix est la force (?) des martyrs ».

grec : μαρτύρων καύχημα

remarque : Le grec porte « le sujet de gloire des martyrs »; καύχημα, litt. « sujet de se vanter », avec ce sens particulier, est un mot du lexique paulinien (*Rom* 4₂); la Vulgate traduit : « gloriam ». Autre indice vraisemblable d'une réminiscence de textes bibliques.

§ 3. La comparaison de ces deux versions (grec/vieux-nubien) fait apparaître :

- a) qu'entre grec et vieux-nubien, existe une exacte coïncidence lorsque les notions à traduire d'une langue à l'autre trouvent des correspondants lexicaux adéquats, sinon parfaits;
- b) mais à κατάγγελμα correspond λιγλδδληνε-(λο) (l. 47);
à καύχημα correspond ἱρλ[Γ·Ὶ?]·Ὶ-λ-(λο) (l. 48);
dans les deux cas, le vieux-nubien approche la notion grecque mais ne la traduit pas. De même, face à μεγαλοπρέπεια, la périphrase du vieux-nubien, comme l'a noté Zyhlarz, témoigne d'un effort pour rendre le contenu sémantique du grec : ΓΟΚΙῚ-Ὶ ἑῚ-Ὶ ἁρκλ-(λο) (voir *GNG* p. 163, note à la ligne 46).

En ces conditions, il est préférable de rester prudent quant à l'utilisation du parallèle grec, pour fonder le sens d'un mot vieux-nubien dans ce texte.

B

§ 4. Les mots transcrits du grec sont apparents :

- (39-49) ἑταῦρος < σταυρός; (ἑταῦρος est attesté; cf. *GNG* 18,1,c);
 (39) ἰατροῦς < ἰατρός (ἰατροῦς est attesté)
 (ἰατροῦς de même; cf. *GNG* passim);
 (40) ἱεὸς < ἱερεὺς - ἱερέως ou ἱερός (*GNG* § 11)
 (ἱερεοῦς est attesté);
 (47) ἀποστολός = ἀπόστολος;
 (48) μαρτυρός = μάρτυρος.

§ 5. Trois autres mots sont d'origine égypto-copte :

- (43) ἑταῦρος « mur », « rempart »;
 (45) ἰατροῦς « temple »;
 (46) ἱερεοῦς « roi ».

§ 6. Avant de procéder à l'étude de τοῦτον, quelques remarques peuvent être faites sur 1 ἑταῦρος (§§ 7-10);
 2 ἱερεοῦς (§§ 11-16);
 3 ἰατροῦς (§§ 17-23).

Sur chacun de ces mots, existe une abondante littérature, que nous rappellerons à l'occasion, si besoin est.

C

§ 7. 1. « mur », « rempart ». —
 égyptien (N.E.) : $\begin{matrix} \text{ⲓ} \\ \text{ⲓ} \end{matrix}$ $\begin{matrix} \text{ⲓ} \\ \text{ⲓ} \end{matrix}$; $\begin{matrix} \text{ⲓ} \\ \text{ⲓ} \end{matrix}$ $\begin{matrix} \text{ⲓ} \\ \text{ⲓ} \end{matrix}$ *sbtj* (Faulkner, *CDME* p. 221);

copte : m. sg.	ⲥⲠⲪⲧ	SB	—	pl.	ⲥⲪⲠⲓⲟϥ	B
	ⲥⲠⲪⲧ	A				
	ⲥⲠⲪⲧⲉ	A				
			—		ⲥⲪⲧⲉϥ	A ²
					ⲥⲪⲧⲉϥ	A ²
	ⲥⲠⲪⲉⲧ	F				

Ce mot s'est maintenu dans la toponymie (*CD* 323 a; Lacau, *Pluriels*, § 64).

§ 8. Sur le mot vieux-nubien $\text{CAY}\lambda\text{TAN}$, quoi qu'on ait parfaitement vu ⁽¹⁾ sa relation avec le mot égypto-copte de même sens, je persiste à le considérer comme *inexpliqué* quant à sa forme; je compte revenir sur ce mot dans une étude future.

§ 9. C'est en effet, dans les dialectes modernes et vivants, un mot d'aspect sensiblement différent (et qui requerra explication) que les dernières publications enregistrent.

Ainsi, dans son monumental ouvrage sur le Dongolais, Armbruster rappelle s.v. sóbe n. *wall* (DNL 178 b) les vues de Reinisch et de Zyhlarz sur ce vocable; mais on cherchera vainement dans sa Grammaire, aux emprunts du nubien en provenance de l'égypto-copte, les mots $\text{CAY}\lambda\text{TAN}$ ou sóbe (DNG § 2389) : la question n'est pas claire, il s'en faut.

Les formes données par ce pionnier omniprésent que fut Lepsius sont : *sobē* M — *sábē* KD (NG pp. 379 et 428); il ne propose aucune étymologie.

§ 10. Il semble que l'on n'ait point songé à rapprocher le nom nubien du « mur », du « rempart » (MKD) : *sobē* — *sábē*, du beḏáúye (= bedja) : *sām* — pl. *sam*, subs. m. 1) mauer, wand

2) hof, hofraum (A.) (WBS p. 201).

En l'absence d'aucun point de repère historique sur la langue beḏáúye, eu égard au fait que c'est une langue parlée par des nomades qui se sont souvent signalés sur les déserts orientaux limitrophes du Nil et cela jusqu'en Nubie, j'incline à penser que c'est le Beḏáúye qui a emprunté ce nom de « rempart » à l'un des dialectes nubiens (K ou D, si l'on tient compte de la voyelle -a-); le sens 2), que Reinisch donne d'après Almkvist, doit être un développement propre, après emprunt; le sens passant tout naturellement de « mur » à celui de « cour (murée ou clôturée) ». Les contacts entre Nubiens et Bisharis ont laissé d'autres traces dans le trésor lexical des langues parlées par ces hommes et les « échanges » ou « voyages » de mots se sont opérés dans les deux sens (DNG § 2391).

(1) GNG pp. 163 et 182 s.v.; ENCD s.v. *sob-ē*; DNL s.v. sóbe (+ références).

§ 11. 2. « roi ». —

Sur le mot copte et son étymon égyptien, on consultera la récente publication (posthume) de P. Lacau ⁽¹⁾ : l'auteur esquisse un historique des tentatives d'étymologie proposée de ce vocable en copte. Les formes alternantes dans les dialectes posent un délicat problème phonétique, que l'auteur s'attache à résoudre. Ses conclusions me semblent des plus vraisemblables.

§ 12. La question étant hors de son propos, Lacau ne signale pas l'emprunt de ce mot par le nubien médiéval. Néanmoins quelques remarques s'imposent.

En vieux-nubien, nous donnerons d'abord quelques exemples du mot en situation :

1. ΗΡΩΔΗ ΟΥΡΟΥ-ΕΛ̄
« le roi Hérode » (*Matt.* 2₁₋₃ = *GNG* § 68).
2. ΟΥΡΟΥ-ΟΥ ΟΥΝΝ-ΟΥ-ΤΑΚ-Ο-Λ
= ὁ τεχθεῖς βασιλεὺς (*Matt.* 2₂).
3. ΕΛ̄ΤΕΓΙΤΙ. . . . ΔΟΤΑΥΙ-Ν ΟΥΡΟΥ-Λ ΕΙΝ-Ν̄
« Ilteiti . . . étant (tandis qu'il est) roi du Dotawi »
(Berlin Pap. 11277 l. 3 = *GNG* § 70 et p. 188).
4. ΟΥΡΟΥ-Ν-ΚΟΥΛ-Λ (Crum 450 8)
ΟΥΡΟΥ-ΚΟΥΛΛ (Amada 6 l. 2 = *GNG* § 50)
Noms de personnes : « lumière/clarté? du roi ».
5. ΟΥΡΟΥϜ-Ν̄ ΛΩΤΑΥϜΟ-Ν ΟΥΡΟΥ (Gebel Adda 10 l. 2 = *GNG* p. 131)
« roi des rois du Dotawi ».

Le pluriel le plus fréquent en vieux-nubien est ΟΥΡΟΥΓΙΟΥ, témoin notre texte l. 46 (§ 2); à tous les états du mot, -ΟΥ est la marque régulière du pluriel (*GNG* § 79-86). Le pluriel ΟΥΡΟΥϜ (1) (exemple 5) est d'autant plus précieux que le Kenûzi et le Dongolais conservent un pluriel anomal : ὀρwi / ὀρui, pour un singulier : ὀr (DNL 163 b). Murray ne le range pas dans les pluriels anomaux (*ENCD*

⁽¹⁾ P. Lacau, *Etudes d'égyptologie I, Phonétique Egyptienne ancienne*, dans *Bibliothèque d'Etude*, t. XLI, Le Caire 1970, pp. 98-104.

p. xxxiv). Armbruster par contre inclut *ór* — *óru* / *órwi* king, parmi les « irregular plurals of nouns ending in a consonant » (*DNG* § 2432 cf. 2389). Je ne sais pas qu'une explication phonétique ait été tentée de ce traitement spécial du pluriel de ce mot.

En fait, le pluriel n'est pas *irrégulier* : c'est bien plutôt la forme du singulier *ór* (< vieux-nubien ὠΥΡὨΥ) qui a subi une apocope à expliquer.

§ 13. a) En mahassi, ont été enregistrés :

-*urū* gross, lang, der Grosse, der König (*NG* p. 407)

das Oberhaupt (*NG* p. 377) (Lepsius);

-*uru* king, chief (*ENCD* p. 138 p. 180)

ur-an became king (*ENCD* p. 180) (Murray).

b) En kenūzi,

-*urū* gross, lang, der Grosse, der König (*NG* p. 407)

-*orū* das Oberhaupt (*NG* p. 377) (Lepsius);

-*ör/örū* — pl. *örw-ī* king, chief

ur-an became king (*ENCD* p. 138 p. 180) (Murray).

c) En dongolais,

-*ur-bāb* der König (*NG* p. 406); king and father (*ENCD* p. 138);

-*or-bāb* der König (*NG* p. 376);

ör-bāb king and father (*ENCD* p. 138);

-*orū* das Oberhaupt (*NG* p. 377);

-*ur-an* became king (*ENCD* p. 180);

-*ór* — pl. *óru* / *órwi* king

ór-n-d(i) royal, appartenant to (a) king;

orwín-d(i) royal, appartenant to kings (*DNL* p. 163 b).

§ 14. En dongolais, les mots à finale *-u*, type *áru*, ont un pluriel régulier en *-nč(i)*, type *arunč(i)*; on trouvera une liste exhaustive des mots de ce type dans la Grammaire d'Armbruster (*DNG* § 2338).

Soit : vieux-nub. : ΚΟΥΜΠΟΥ

dongolais : *kúmbu* — pl. *kúmbu-nč(i)* « œuf »;

Soit : vieux-nub. :	ⲗⲣⲟϥ	
dongolais :	árū	— pl. arú-nč(i) « pluie »;
Mais : vieux-nub. :	ⲟϥⲣⲟϥ	— pl. ⲟϥⲣⲟϥⲄⲓⲣⲟϥ
		— pl. ⲟϥⲣⲟϥϫ(1)
dongolais :	ór	— pl. órui / órwi « roi ».

- § 15. a) Ce pluriel est un archaïsme, témoin le pluriel du vieux-nubien : ⲟϥⲣⲟϥϫ(1).
 b) Le singulier est une forme refaite secondairement.

1. — Les formes dérivées en *-an* M / *-an* KD (voir *DNG* §§ 3910-3923), signifiant « devenir + (racine) », c'est-à-dire *inchoation* ou *transitivité*, provoquent la chute d'une voyelle radicale en contact avec ce morphème :

úgu « nuit » / úg-an- « devenir nuit »
 áro « blanc » / ár-an- « blanchir ». D'où :
 urū « roi » / ur-an (M) « devenir roi »
 urū « roi » / ur-an (K) « devenir roi »
 ur-an (D) « devenir roi »

Tout ceci est régulier et ne peut rendre compte de la forme ór.

2. — Je me demande si ce singulier n'a pas subi l'attraction d'un mot des plus usuels, à savoir :

vieux-nubien : ⲟϥⲣ « tête » et « soi-même » (le réfléchi : *GNG* § 108)
 KDM : or / ur, mêmes sens;
 Gebel Dair : or / ur « tête »;
 Gebel Birqed : urr « tête »;
 Gebel Midob : orr « tête » (*ENCD* p. 178).

Attraction formelle toute naturelle, qui simplifiait le mot et qui sur le plan de la signification donnait à l'utilisateur de tous les jours l'illusion — ou la certitude — d'avoir un mot clair : « un roi », un haut personnage, c'est toujours la « tête » du pays, ou si l'on préfère le « chef »; cf. le *ra'is* رئيس, litt. « celui de la tête ».

Pour rendre toute la vraisemblance de cette hypothèse, je me permettrai de rappeler que notre vocabulaire français relie depuis ses racines latines la notion de

« chef » à cette partie du corps : la tête ou . . . le chef. *Caput rei publicae*, c'est proprement la tête de l'Etat, « le chef de l'Etat ». Notre langue médiévale nous a légué dans l'expression figée *être armé de pied en cap* un dérivé gascon/langue-docien (*cap*) du latin populaire **capu(m)* refait sur le classique *caput* : c'est le dérivé de langue d'oïl *chef* qui correspond à ce mot. Le français actuel conserve des traces de tous les sens anciens de son étymon :

comparer *chef* et *couvre-chef*

cheftaine (1911) < anglais : *chieftain* < anc. franç. *chevetain*

capitaine (XIII^e s.) < bas-latin : *capitaneus*⁽¹⁾.

Les réseaux sémantiques se croisent donc de façon quasi inextricable pour les notions de « chef » (personnage) et celles qu'implique cette partie du corps qu'est notre « tête ». Ce qui est observé ici pour le français, le latin et le nubien — mutatis mutandis — se retrouve de façon évidente et naturelle dans un grand nombre de langues de tous horizons géographiques.

§ 16. Peut-on préciser de quel dialecte copte dépend l'emprunt vieux-nubien OYPOY ?

Le copte oppose :

bohaïrique	ensemble des dialectes			
m. sg. OYPO (+ S)	EPO O	(G) PPA F PPO A	$\text{PPO A}^2 \text{ GPPO S}^f$	$\text{PPO / EPO / OYPO S}$
f. sg. OYPO			$\text{PPO A}^2 \text{ EPPO S}^f$	PPO / EPPO / S
m. pl. OYPOY	$\text{EPPOYO EPPOYFPPOYA PPAIA}^2$		$\text{PPA(G)I S}^a \text{ (G)PPOY / EPPOY / PPOY S}$	
		PPA(G)I A		

Cette synopse incite à poser une origine bohaïrique pour le vieux-nubien OYPOY : indice précieux de dépendance lexicale que nous aurons l'occasion d'exploiter ultérieurement (§ 22).

⁽¹⁾ O. Bloch et W. von Bartburg, *Dictionnaire étymologique de la langue française*, Paris, PUF 1964, s.v. *chef*, *cheftaine*, *capitaine*.

sporadiquement jusqu'à nos jours à travers de nombreux avatars graphiques ou phonétiques. Tout ceci n'étant qu'une nécessaire relecture de l'article du dictionnaire de Crum.

Le toponyme $\eta\rho\iota\epsilon$ a permis l'arabe d'Égypte البربة, البربا; البربا الكبير; البربا الصغير, et c'est la lexicalisation (à la faveur de la fréquence toponomastique du mot?) de البربا, البربة, *al-birbā*, *al-birba^h*, qui rend compte de *birbe* en mahassi et kenūzi.

§ 21. Allons plus loin : au niveau du vieux-nubien, il y a tout lieu de croire qu'il s'agit d'un emprunt d'origine *littéraire*. Pour peu que l'on mette en présence en effet :

1. v.-n. $\lambda\rho\phi\lambda\acute{\epsilon}$ et les variantes dialectales du copte, on en arrive vite à voir dans la forme
2. bohaïrique $\epsilon\rho\phi\epsilon\iota$ — pl. $\epsilon\rho\phi\eta\omicron\gamma\iota$
la seule source possible du vocable vieux-nubien.

Il est à remarquer à cet égard que le $-\phi$ - du v.-n. $\lambda\rho\phi\lambda\acute{\epsilon}$ [a r p^ha i]⁽¹⁾ est un graphème (et un son) qui n'apparaît que dans les mots transcrits ou démarqués du grec, type : $\phi\iota\lambda\omicron\zeta\eta\eta\tau\eta$ - / $\phi\iota\lambda\omicron\zeta\eta\iota\tau\eta$ (*GNG* §§ 11 et 16); ou encore dans un mot suspect d'emprunt (Zyhlarz s'interroge : « hamitischen »? *GNG* § 1), à savoir : $\tau\omicron\gamma\phi\phi$ - « cracher », dont le caractère expressif-mimétique discrédite toute hypothèse de filiation ou de dépendance étymologique.

En ces conditions, il faut conclure à un emprunt d'origine très probablement littéraire au bohaïrique, un démarcage pur et simple.

§ 22. Une fois encore, seule une analyse phonétique attentive nous permet d'arriver à cette conclusion et, partant, d'apercevoir à la faveur d'un texte, les types de relations et d'échanges en vigueur à une époque souvent avare de détails. Les rapports entre les deux chrétientés du Nil, la copte et la nubienne, ont été intenses : ainsi, pour gagner les hauts plateaux abyssins, moines et abunas avaient coutume de faire route par la Nubie. La Nubie est fort éloignée du Delta; or un simple phonème « rare » dans un mot d'emprunt nous autorise à évoquer ces voyages de chrétiens armés de leurs précieux manuscrits, le long du Nil, entre

⁽¹⁾ Essai de transcription phonétique : pour ϕ , noté [p^h] ou p spirant, c'est une approche. Pour ϵ supraonctué = [i], voir *GNG* § 3 a.

Sur ce modèle, on pourrait poursuivre l'analyse de l'hymne entier et dégager un élément fondamental de la poésie nubienne, toujours vivant. Le goût pour les cadences bien timbrées, l'eurythmie des sons, la rime — ou l'écho — en finale de stiche, et même la rime interne demeurent un trait de la poésie nubienne :

Ġašām-dārin horrig fīrsan
Edrīs-dār-lā haiag fīrsan.
Melkasēn tōd! murtīg naġġe!
Kérmān būd dullanġīg naġġe!

« De Ġašam-dar (= Derr) ils emmènent les Nobles
 « Vers Edris-dar (= Argo) ils conduisent une Chaîne
 « Fils de Melkasē! Regarde les chevaux!
 « Dans la plaine de Kerma regarde les lances!

Finale d'un chant de guerre, cette strophe d'octosyllabes rimés en dialecte mahassi a été recueillie par Lepsius et publiée en 1880 (*NG* p. 240).

§ 25. Dans son index des *Nubian Texts of the Christian Period* (*NTCP* p. 122), Griffith marque son hésitation sur ΤΟΖΟΝΔΕ :

« ΤΟΖΟΝΔΕ « pride » « altar » « temple » (?)
 ΤΟΖΟΝΔΕΚΛ ΟΥΠ̄ΡΑ-ΛΩ. *St.* 21₃, see ΟΥΠ̄ » (sic : lire ΟΥΠ).

A l'entrée ΟΥΠ, Griffith donne pour les deux vers cités (§ 24) les équivalents grecs que voici :

= ὙΠΕΡΦΑΝΩΝ ΚΑΘΑΪΡΕCIC	(destruction des orgueilleux)
ΒΩΜΩΝ ΑΝΑΤΡΟΠΗ or	(renversement des temples)
ΝΑΩΝ ΚΑΘΑΪΡΕCIC	(destruction des autels).

§ 26. Reprenant et analysant ce texte — morceau d'anthologie qui méritait bien une place de choix dans sa chrestomathie — Zyhlarz retient pour ΤΟΖΟΝΔΕ le sens « (heidn.) Altar », « autel païen » (*GNG* pp. 163 et 184). Dans l'analyse que cet auteur propose de la formation des mots, il classe à part ΤΟΖΟΝΔΕ, aux côtés de ΑΜΛΗ «eau». — ΖΑΡΜΙ «ciel». — ΟΥΡΟΥΙ «roi». — ΠΑΡΟΥΙ «pain». — ΛΓΟΠΠΙ

« batelier », « marin » etc . . . (*GNG* § 49). Les mots cités ici sont des emprunts reconnus; $\text{z}\lambda\text{p}\text{m}$ demeurant sans étymologie, pour autant que nous sachions.

§ 27. Or sur $\text{t}\text{o}\text{z}\text{o}\text{n}\lambda\epsilon$, aucune tentative d'étymologie n'a, à ce qu'il semble, été faite jusqu'à présent. Aussi les traductions proposées demeurent-elles largement conjecturales, d'autant que le parallèle grec ne fournit pas nécessairement un exact équivalent du texte vieux-nubien (se reporter au § 3).






Tout porte à croire cependant qu'il s'agit d'un emprunt. La présence du graphème -z- inviterait à chercher d'abord en copte. Griffith (*NTCP* p. 72) remarquait en 1913 dans l'esquisse grammaticale consacrée aux textes qu'il éditait magistralement : « z h (Coptic) in two words, only $\text{t}\text{o}\text{z}\text{o}\text{n}\lambda\epsilon$, $\text{z}\lambda\text{p}\text{m}$ in the intelligible texts ».

Il existe d'autres exemples de la présence de ce -z- en vieux-nubien, tel : $\text{t}\text{i}\dot{\text{z}}\lambda\text{t}\text{i}$ (*Joh.* 17₁) qui rend le grec $\acute{\omega}\rho\alpha$ dans $\pi\acute{\alpha}\tau\epsilon\rho$, $\epsilon\lambda\lambda\eta\upsilon\theta\epsilon\upsilon$ η $\acute{\omega}\rho\alpha$. Comme Zyhlarz le propose (*GNG* p. 184), $\text{t}\text{i}\dot{\text{z}}\lambda\text{t}\text{i}$ est un démarquage du copte $\text{t}\text{z}\lambda\text{t}\epsilon$ AA², $\text{t}\text{z}\text{o}\text{t}\epsilon$ S (*CD* 721 b) avec article t - féminin agglutiné.

§ 28. La présomption en faveur d'un emprunt au copte, l'étroit parallélisme formel des deux stiches (§ 24), le texte correspondant grec avec $\nu\alpha\tilde{\omega}\nu$ // $\beta\omega\mu\tilde{\omega}\nu$ qui indique au moins une direction de recherche, tout cela m'amène à proposer un mot copte usuel comme étymon de $\text{t}\text{o}\text{z}\text{o}\text{n}\lambda\epsilon$.

Nous examinerons donc l'hypothèse suivante :

$\text{t}\text{o}\text{z}\text{o}\text{n}\lambda\epsilon < * \text{t} + \text{z}\epsilon\text{n}\epsilon\epsilon\text{t}\epsilon/\theta\epsilon\text{n}\epsilon\epsilon\text{t}\epsilon?$


§ 29. S'impose alors un retour en arrière sur le sol d'Égypte afin de retrouver dans les sources les plus vénérables de notre documentation le $h(w)t-ntr$, attesté par exemple dans les *Textes des Pyramides* et dans la *Pierre de Palerme*, sous les graphies idéo-pictographiques :  (*Pyr.* 1277)  (*Pierre de Palerme*) et plus tard ,   et variantes.

Ce mot demeure en copte sous les formes nombreuses du seul dialecte saïdique. Le dictionnaire de Crum enregistre (*CD* 692 a) $\text{z}\epsilon\text{n}\epsilon\epsilon\text{t}\epsilon$; $\text{o}/\text{z}\epsilon\text{n}\epsilon\epsilon\text{t}\text{h}$; $\text{o}/\text{z}\epsilon\text{n}\epsilon\text{t}\epsilon$; $\theta\epsilon\text{n}\text{h}\text{t}\epsilon$; $\text{z}\epsilon\text{n}\epsilon\text{t}\text{h}$; $\text{z}\epsilon\text{n}\text{h}\text{t}\text{h}$; $\text{o}/\text{z}\text{h}\text{n}\epsilon\text{t}\epsilon$; $\text{o}/\text{z}\text{h}\text{n}\text{h}\text{t}\epsilon$; $\theta/\text{z}\text{h}\text{n}\text{h}\text{h}\text{t}\epsilon$.

§ 30. Toutes ces formes sont à désespérer de faire une phonétique rigoureuse des voyelles dans un dialecte; mais une chose individualise le mot, c'est la séquence des consonnes et le *timbre* des voyelles : il existe en copte — comme en beaucoup de langues anciennes — des graphies, pas d'ortho-graphe; cet exemple est suffisamment parlant.

Ce mot signifie uniquement «monastère», «communauté religieuse» (ϥοογϥ); équivalents : *μοναστήριον*; *μονή*/ΜΟΝΗ; *αβιτ*; *κοινόβιον*/ΚΟΙΝΟΒΙΟΝ. Comme Crum le rappelle, renvoyant à une de ses publications (*TT* 182), le mot sa'ïdique est conservé par l'arabe d'Égypte sous la forme *هنادة* *hanāda*^h, même sens; pour l'initiale, on comparera copte ϥαλογϥ d'où ar. ég. *هלו* *halūs* «moustique». Si la transcription arabe est fidèle, la longue *-(n)ā-* autorise à voir dans la seconde syllabe copte de ϥενεεϥε (+ var.) une syllabe *sous l'accent* (longue?), indice qui va dans le sens d'une reconstruction du type :

$h(w)(t)-n.t(r) > *h'n't$ d'où copte ϥενεεϥε (+ var.);
d'où ar. ég. *هنادة*.

§ 31. Il est bien évident que le mot copte a un sens non primitif, qui bien plutôt atteste la spécialisation *récente* d'un mot de l'ancienne langue. Celui-ci désignait primitivement — comme sa graphie le décrit en clair — «l'enceinte du 𐩢», «l'ensemble (enclos) du sacré» soit 𐩢𐩣 𐩢𐩣 qui dans l'espace donnerait à peu près  Enclos ou ensemble qui, dans l'Égypte protohistorique d'avant les textes connus de nous et d'avant les constructions en dur, dut être «séparé», «mis à l'écart», d'où «interdit», voire «redoutable», et donc signalé comme tel par le poteau annonciateur 𐩢, emblème puis, dès l'âge «graphique» de l'Égypte, *idéogramme* du «sacré», du «divin», du «numineux» de cette époque.

Le monastère-église d'Égypte, celui des vastes communautés pakhômiennes par exemple, était une sorte de *bastion derrière son enceinte* ⁽¹⁾, un territoire éminemment *sacré* sur le modèle du *temple* ou si l'on préfère du complexe sacré dédié aux dieux du pays. Il demeure encore de nos jours suffisamment de monastères

⁽¹⁾ Ainsi l'«enclos sacré» que constitue un «*Deir*» d'Égypte (voir Otto F. A. Meinardus, *Christian Egypt Ancient and Modern*, Cairo, 1965, pl. I; V; VI; VII; IX; X). Sur l'enceinte des monastères de Baouït, voir J. Maspero,

Fouilles exécutées à Baouït, MIFAO 59 (1932), pp. v-vi. Sur le graphème 𐩢, voir Maspero, *PSBA* 12 (1890), pp. 247-248 et *Abydos* III (1904), *EEF*, p. 5 et surtout pl. V, 1, 2; pl. VI.

de ce type — debout ou en ruines — pour qu'il ne soit pas nécessaire d'insister sur cette question.

Dans cette évolution sémantique dont témoigne le copte du Sa'ïd ⲚⲎⲚⲉⲧⲣⲉ (+ var.), mot formellement hérité de l'âge le plus ancien de la langue, s'opère un réajustement du sens à un type de *sacré* ou de *divin* nouveau : celui du Christianisme encore dans le plein élan de sa ferveur. Les martyrs manquent; les moines sont là; et le « monastère », c'est le (nouveau) « temple » d'un Dieu nouveau. Ce simple fait linguistique, qui est déjà une profession de foi, méritait d'être souligné. D'ailleurs, l'ancien mot *ntr* — qui doit désigner des notions comme le « sacré » et le « divin »⁽¹⁾ — a vécu la même aventure sémantique en copte, où il a servi à nommer le « dieu » des chrétiens, pourtant Tout-Autre, comme se sont plus à le « nommer » les Pères alexandrins ou cappadociens.

Contrairement à ⲚⲎⲚⲉⲧⲣⲉ , vivant dans un *seul* dialecte avec une *seule* signification, ⲣⲏⲉ S ⲉⲣⲫⲉⲓ B (+ dial., voir supra § 20), selon les contextes, les époques, les écrivains, la religion de ceux-ci, a pu désigner simultanément « temple » (païen), « téménos », « lieu sacré », « chapelle », « église »... Polysémie

⁽¹⁾ Nous sommes conscient de tourner autour de la notion, ancienne, fort riche, fort complexe, plus que nous ne la traduisons. Et nos traductions, souvent conventionnelles et figées, nous font parfois remuer de faux problèmes sur le concept de la « divinité » : ainsi oppose-t-on *ntr*-dieu et *ntr*-pharaon. Or quel est la signification fondamentale du mot ou de la racine ? Le « divin » auquel nous référons de nos jours, volens nolens, est un héritage conceptuel occidental, multimillénaire, fait de pièces et de morceaux, un inextricable cumul de théologies historiques corrigées les unes par les autres : un « divin » judéo-chrétien qui oppose l'homme à lui-même et l'homme à Dieu. En fait c'est une certaine conception de l'Homme. Or ce « dieu »-là plonge ses racines dans un autre milieu mental que celui de l'Égypte pharaonique. Il faut donc convenir que les mots font illusion. C'est la raison pour

laquelle nous ne devrions spéculer sur le « divin » et le « sacré » des anciens Égyptiens qu'après examen du contenu sémantique de la racine *ntr* en elle-même et dans ses rapports avec les mots auxquels elle s'oppose et se rattache (par exemple, entre autres, *ḏsr/dwṣ/w'b*...); ces enquêtes lexicales n'ayant pas été poussées de façon systématique, nous risquons de recréer in abstracto des notions-fantômes. Les mots sont pourtant de vrais messages qui viennent de l'intérieur et nous donnent la clé d'une civilisation et d'une vision ancienne du monde. Opposer « homme » et « dieu » en Égypte ancienne est une aventure hérissée de chausse-trapes, si l'on songe que nous ne savons pas encore, après un siècle et demi de recherches, déterminer le contenu exact des mots désignant les « composants » (je n'ai pas trouvé mieux...) de la réalité vivante qu'on appelle « homme ».

à coup sûr significative, qui reflète bien l'histoire longue et tourmentée de la conscience linguistique et religieuse de l'Égypte.

§ 32. Si nous poursuivons notre parallèle entre ρΠΕ S ερφει B — ζενεετε S, comme pour le premier, nous constaterons la fixation du second dans la toponymie :

1. — ΘΕΝΕΕΤΕ ΝΒΡΡΕ (enregistré dans CD 43 b l. 22-23)

« le monastère nouveau »

2. — ΘΕΝΗΤΕ ΝΕΝCΑΧΩ (enregistré dans CD 348 b l. 1)

« le monastère du grand-scribe ».

§ 33. Comme ερφει B > αρφλε vieux-nub. (§§ 17-23), je pense que le sa'ïdique ζενεετε (+ var.) peut servir à éclairer ΤΟΖΟΝΔΕ.

Aspect phonétique :

1. — Le mot copte est féminin, comme en égyptien ancien le complexe $h(w)t-ntr$.

Donc article τ-; d'où, emploi déterminé *τ + ζενεετε > ΘΕΝΕΕΤΕ.

2. — L'emprunt d'un mot copte avec l'article *agglutiné* ne fait pas difficulté; l'article est dans ce cas interprété comme élément radical. Même phénomène invoqué pour vieux-nubien τἰḏḏḏḏ < τḏḏḏḏ AA² ou τḏḏḏḏ S (voir supra § 27).

Une liste des mots égyptiens empruntés ou transcrits, par les langues circonvoisines ou en contact, avec article agglutiné (*p-/t-/n-*) serait impressionnante.

Rappelons :

— grec : ἄβραμῖς var. ἄβραβῖς (pap.), un poisson;

copte : ϣΑΜΕ S ϣΑΜΙ B (Chantraine, *DELG* s.v.; Crum, *CD* s.v.).

— méroït. : *plmos* (Griffith, *Karanòg*, p. 22; *JEA* 3 [1916], pp. 121 [j]; 122);

égypt. : $p^3-mr-mš^c$ > copte : (π)ΛΕΜΗΗΩΕ.

— méroït. : *plsn* (Griffith, *JEA* 3 [1916], pp. 114; 121 [nn]);

égypt. : $p^3-mr-šnyt$ > copte : (π)ΛΑΩΑΝΕ; mais grec : λασῶνι/λεσῶνις.

Ceci est connu. Ajoutons :

— égypt. : p^3-rwdw « agent », « contrôleur », conservé selon toute probabilité dans un titre rare :

copte : ΠΡΗΤ ΩΓΕΝΟΥΤΕ et peut-être dans le nom transcrit en grec Παχομ

πρῆτ (Preisigke) (*CD* 303 b). De plus il faudra s'interroger sur le mot

méroïtique *Pret* qui apparaît comme un titre dans de nombreux textes et qui est peut-être un emprunt à l'égyptien (*JEA* 3, 121 [k]).

— Nous avons déjà parlé de *birba*^h (§§ 17, 18).

3. — La langue nubienne imposait une nouvelle distribution syllabique, conforme à son système de syllabation propre⁽¹⁾. Un timbre vocalique est attendu pour supprimer la difficulté créée par $\tau + z$ (Θ) en contact (comparer $\tau\iota\lambda\tau\iota < \tau\lambda\tau\epsilon$ § 27); soit, par harmonie vocalique : $\tau\omicron\text{-}z\omicron\eta\text{-}\lambda\epsilon$. On constatera un phénomène phonétique analogue dans : *θυμιατήριον* : $\tau\iota\mu\iota\lambda\tau\tau\iota$
ἱατρός : $\iota\lambda\tau\omicron\rho\omega\varsigma$ (§ 3).
4. — La seule discrédance réelle provient de la nature de la voyelle du vieux-nubien $-o-$ de $-z\omicron\eta\text{-}\lambda\epsilon$. Chacun sait qu'il demeure beaucoup d'à-peu-près dans la perception et dans la transcription d'un mot étranger (voir pour le vieux-nubien, les exemples réunis dans *GNG* § 16).
5. — Quant à la nouvelle distribution des sons de base (nouvelle par comparaison : avec le mot copte en question), pour le mot vieux-nubien, on comparera :
grec : *λυχνίδιον* — $\lambda\iota\chi\chi\iota\lambda\iota$ (*Hebr.* 9₂);
copte : $*\tau+z\epsilon\eta\epsilon\tau\epsilon$ — $\tau\omicron z\omicron\eta\lambda\epsilon$
6. — Autre point : $-n\lambda-$ est stable en vieux-nubien :
 $\tau\iota\eta\lambda\lambda\tau\tau\epsilon$ Dornengeflecht — nub. mod. : *ginde* « Dorn »;
 $\tau\epsilon\eta\lambda-$ être en paix — nub. mod. : *gend-* etc...
Parallèlement, le groupe $-n\tau-$ est phonétiquement stable.

§ 34.

Aspect sémantique :

Si l'étymon que nous proposons pour ce mot vieux-nubien $\tau\omicron z\omicron\eta\lambda\epsilon$ est bien $*\tau+z\epsilon\eta\epsilon\tau\epsilon/\Theta\epsilon\eta\epsilon\tau\epsilon$, il est essentiel de remarquer que le sens du mot vieux-nubien ne saurait être « monastère » ou « laure »; un hymne à la Croix ne peut

⁽¹⁾ En vieux-nubien, la frontière de syllabe passe entre deux consonnes en contact :
soit : $\omicron\gamma\lambda\tau\eta\eta\lambda\epsilon\omega$
analyse monématique : $\omicron\gamma\lambda\tau-\eta\eta-\lambda\epsilon-\omega$
analyse syllabique : $\omicron\gamma\lambda=\tau\eta\eta=\lambda\epsilon=\omega$

soit : $\kappa\omicron\tau\tau\eta\eta\lambda\epsilon\omega$
analyse monématique : $\kappa\omicron\tau-\tau\eta\eta-\lambda\epsilon-\omega$
analyse syllabique : $\kappa\omicron\tau=\tau\eta\eta=\lambda\epsilon=\omega$
Donc pas de groupe de consonnes.

pas vanter la destruction (ΟΥΠ-ῤῥ-λ-(λω)) des couvents, cela va de soi! La signification de notre stiche ἘΤΑΥΡΟΣ-ᾶ ΤΟΖΟΝΔΕ-ΚΑ ΟΥΠ-ῤῥ-λ-λω n'est en effet pas douteuse : Griffith et Zyhlarz ont rappelé avec raison la permanence en nubien moderne de la racine attestée ici sous la forme ΟΥΠ-; et le verbe *ūb*-signifie *tomber*. Il faut traduire : « La Croix est la chute pour le ΤΟΖΟΝΔΕ ». Et le stiche suivant, en parallélisme synonymique :

« La Croix est la destruction pour le ἁρφλῆ (= temple païen).

C'est donc ici le contexte qui nous impose de rendre ΤΟΖΟΝΔΕ par «l'ensemble sacré», «l'enclos sacré» (païen), par référence au sens qu'a nécessairement eu avant le christianisme ΖΕΝΕΕΤΕ (< *h(w)t-ntr*).

De la sorte, on traduira notre texte (version vieux-nubien) :

« La Croix est la chute pour l'ensemble sacré (païen) »

« La Croix est la destruction pour le temple (païen) ».

§ 35. Est-ce à dire que *h(w)t-ntr/ΖΕΝΕΕΤΕ* désigne avant le christianisme une réalité plus vaste (un complexe sacré dans son enceinte) que *r³-pr(i)/rπe S ερφει B* (+ dial.), dont le sens aurait été limité au « temple » lui-même? Quoi qu'il en soit, lexicalement, ces deux désignations n'ont pas la même extension. Il serait nécessaire de serrer les sources proprement égyptiennes de très près, ce qui présentement est hors de notre propos.

Ces remarques cherchent à rendre compte de la relation lexicale perçue par un égyptien ou un copte (chrétien ou non) entre ΖΕΝΕΕΤΕ S et rπe S. Chaque dialecte dut avoir sa « perception » des choses, si l'on admet que la disparition de certains mots de base n'est pas le seul fruit du hasard, mais peut avoir des causes sociologiques, religieuses qui ont dû peser lourd selon les régions et les époques quand il s'est agi de reconduire ou d'abandonner un mot de la vieille langue, tel ΖΕΝΕΕΤΕ.

A cet égard, le silence d'un ou de plusieurs dialectes peut être significatif . . .

§ 36. Tout ce qui précède nous conduit à considérer une période de la langue copte où le mot, attesté en sa^cîdique seul sous la forme ΖΕΝΕΕΤΕ (+ var.), ne pouvait avoir encore le sens de « monastère », — mais un sens hérité du vieux fonds lexical, celui qu'avait *h(w)t-ntr*. Il s'agissait là bien entendu d'une réalité qu'un

chrétien plus ou moins chaud et ardent à militer contre le paganisme ne pouvait admettre. Le dithyrambe à la Croix du Christ qui fustige $\alpha\rho\phi\lambda\acute{\epsilon}$ et $\tau\omicron\zeta\omicron\nu\lambda\epsilon$ prend alors tout son relief.

§ 37. Si ce raisonnement s'avère juste, on est dès lors en droit de se demander si le mot vieux-nubien $\tau\omicron\zeta\omicron\nu\lambda\epsilon$ ne dépend pas (à l'instar de $\alpha\rho\phi\lambda\acute{\epsilon} < \epsilon\rho\phi\epsilon\iota\text{B}$) pour la forme et pour le sens d'une forme X d'un dialecte autre que le sa'ïdique — dans lequel aurait été conservé le *sens* ancien de $h(w)t-n\dot{r}$.

Cette dernière remarque demeure bien entendu une conjecture; celle-ci suppose et s'efforce de situer la mort d'un mot aussi fondamental que $h(w)t-n\dot{r}$ dans la masse des dialectes; et surtout nous tirons argument, pour cette reconstitution, du réajustement sémantique de $\zeta\epsilon\nu\epsilon\tau\epsilon$ qui en un certain sens a sauvé le mot ancien. La vigueur avec laquelle s'est déroulée, dans le Delta par exemple, la guerre contre l'univers sacré de la civilisation pharaonique et contre tous ses symboles, temples et idoles, peut à sa façon expliquer l'absence de ce mot dans l'ensemble des dialectes . . .

$\tau\omicron\zeta\omicron\nu\lambda\epsilon$ ne s'est jamais lexicalisé en vieux-nubien. À côté de $\alpha\rho\phi\lambda\acute{\epsilon}$ et comme lui, il constitue une sorte de « démarcage », une « transcription » plus ou moins fidèle de tel mot copte : on devrait dès lors considérer l'hapax $\tau\omicron\zeta\omicron\nu\lambda\epsilon$ comme un « emprunt » d'origine littéraire et probablement au bohaïrique, comme $\alpha\rho\phi\lambda\acute{\epsilon}$ et $\omicron\gamma\rho\omicron\gamma$.

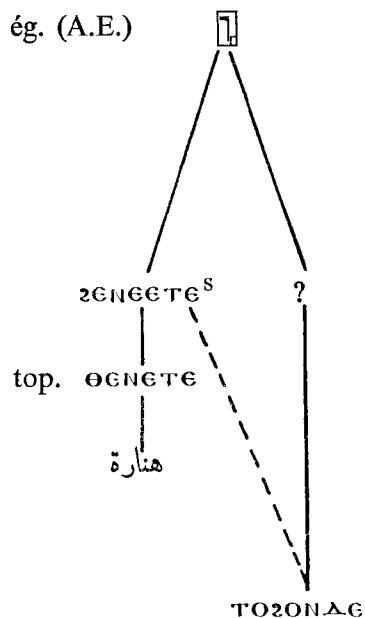
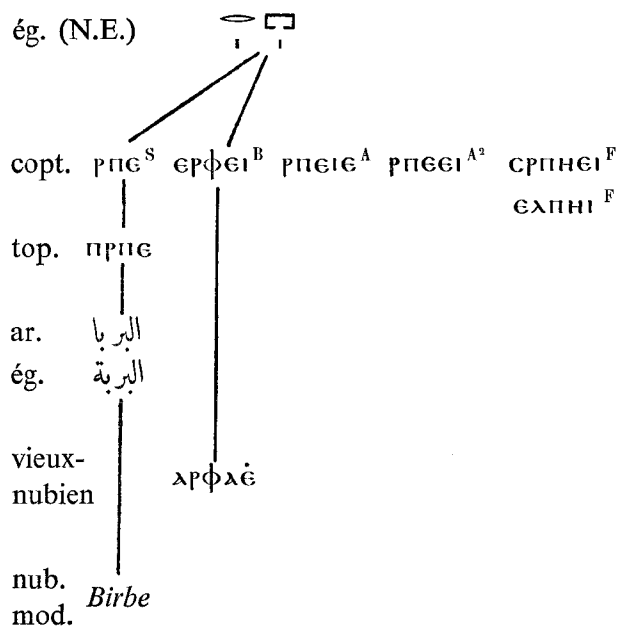


TABLE DES ABRÉVIATIONS PROPRES À CET ARTICLE

(références insérées en corps de texte)

- CD* = Crum W.E., *A Coptic Dictionary*, Oxford², 1962.
- CDME* = Faulkner R.O., *A Concise Dictionary of Middle-Egyptian*, Oxford, 1962.
- DELG* = Chantraine P., *Dictionnaire étymologique de la langue grecque — Histoire des mots*, Paris, tome I A-Δ, 1968; tome II E-K, 1970 (à suivre).
- DNG* = Armbruster C.H., *Dongolese Nubian A Grammar*, Cambridge, 1960.
- DNL* = Armbruster C.H., *Dongolese Nubian A Lexicon*, Cambridge, 1965.
- ENCD* = Murray G.W., *An English-Nubian Comparative Dictionary*, Harvard African Studies, vol. IV, 1923.
- GNG* = Zyhlarz E., *Grundzüge der Nubischen Grammatik im Christlichen Frühmittelalter (Altnubisch)*, Leipzig, 1928.
- NG* = Lepsius R., *Nubische Grammatik. . .*, Berlin, 1880.
- NTCP* = Griffith F.Ll., *The Nubian Texts of the Christian Period*, Berlin, 1913.
- Pluriels* = Lacau P., *Les pluriels du substantifs en égyptien* (à paraître dans un ouvrage d'études consacrées à la morphologie de l'égyptien).
- WBS* = Reinisch L., *Wörterbuch der Beḏaḏye-Sprache*, Wien, 1895.